

La vie des Jones.

Ils sont neuf. Les parents. Trois filles et quatre garçons. Pendant deux ans, Liz Hingley a suivi le quotidien de cette famille anglaise modeste. Un travail couronné par le nouveau prix Virginia, qui met en lumière le regard d'une femme photographe, en partenariat avec *M le magazine du Monde*. **Par Eric Albert/Photos Liz Hingley**



Chaque été, les Jones sortent leur canapé dans le jardin. Ils quittent très peu leur maison de Wolverhampton, où ils passent l'essentiel de leur temps. « Difficile de sortir, parce que dehors, tout coûte de l'argent, explique Liz Hingley. Ici, il n'y a pas grand-chose à faire, à part aller au pub, à un match de football ou faire du shopping ».



CI 20 % DES MÉNAGES LES PLUS RICHES gagnent seize fois plus que les 20 % les plus pauvres. Près de cinq millions de personnes ont des difficultés à payer leur chauffage pendant l'hiver. Et ils sont sept millions et demi à se plaindre « de grosses ou très grosses difficultés financières ». Nous sommes au Royaume-Uni, l'un des pays les plus inégalitaires d'Europe. Mais, derrière ces chiffres, presque clichés, se cache une réalité plus subtile, plus banale aussi. La photographe anglaise Liz Hingley s'en est approchée. Pendant près de deux ans, elle a photographié la famille Jones, chez elle, à Wolverhampton, une ville de l'ancien « pays noir » des mines de charbon, près de Birmingham. Un travail pour lequel Hingley vient de remporter le prix Virginia, premier concours international réservé aux femmes photographes, dont *M Le magazine du Monde* est partenaire. Les Jones sont pauvres, indéniablement. Les parents n'ont pas travaillé depuis très longtemps. L'argent des allocations pour s'occuper de leurs sept enfants suffit tout juste. « Parfois, ils sont obligés de couper le chauffage l'hiver; témoigne Liz. Ils ont aussi une télévision comme il n'en existe presque plus, dans laquelle il faut mettre

des pièces d'une livre sterling pour la faire fonctionner. Il faut les voir se précipiter pour trouver une pièce quand la télé s'arrête au milieu d'un match de football! » Pourtant, le portrait qui ressort des Jones n'a rien de misérabiliste. Il n'y a ni drogue ni alcool dans la famille. Les parents sont unis. La mère cuisine, « peut-être pas ce qu'il y a de plus sain », mais elle s'occupe avec amour de ses enfants. Ceux-ci, âgés de 12 à 24 ans, ne sont pas des cas sociaux, même si trois d'entre eux vont dans des écoles spécialisées pour des jeunes qui ont des retards mentaux.

LE TRAVAIL DE LIZ HINGLEY TÉMOIGNE avec tendresse du quotidien d'une famille pauvre ordinaire, ni plus ni moins. Dans leur maison, les neuf habitants s'entassent dans trois chambres: les parents dans l'une, les trois filles dans une autre, et les quatre garçons dans la troisième. L'aîné, le premier de sa famille à être allé à l'université où il a étudié l'illustration, a monté sa petite entreprise et travaille dans sa chambre: interdiction d'y entrer entre 9 heures et 17 heures. Les Jones ne vivent pas dans une misère abjecte. « *La pauvreté en Angleterre, ce n'est plus d'être à moitié nu, faute de vêtements*, rappelle la photographe. *C'est la surconsommation ambiante, et ses inégalités, qui la provoque.* » « *D'une certaine manière, c'est plus*

dur d'être pauvre ici que dans le tiers-monde, poursuit-elle, *parce qu'il y a constamment d'énormes tentations.* » Dans la maison, cela se traduit par une montagne de jouets pour les enfants: des poupées, des vélos, des figurines... La véritable bible de la maison est le catalogue Argos, sorte de *Trois Suisses* britannique au rabais. Derrière cette accumulation de bibelots se cache cependant une trappe à pauvreté, plus forte que jamais: les Jones sont pauvres comme l'étaient leurs parents. En sortir relève de la gageure. Toute initiative coûte de l'argent: difficile de prendre un billet de train pour se rendre à un entretien d'embauche loin d'ici, impossible pour les aînés d'imaginer s'installer à Londres sans un minimum de mise de fonds. Surtout, le simple fait d'entrevoir ces possibilités va souvent au-delà de l'imagination de la famille, qui n'a jamais connu que la pauvreté. Lise Hingley le confirme: « *Briser le cercle vicieux pour en sortir est extrêmement difficile.* »

Exposition Liz Hingley
Hôtel Sauroy, 58, rue Charlot, Paris 3^e.
Du mardi au samedi 14h30-19h30.
www.prixvirginia.com

Dans une chambre, l'une des filles Jones se prépare à fêter Halloween (ci-dessus). « Si les vêtements sont par terre, c'est parce qu'il n'y a aucun placard dans la maison, constate la photographe. Sur les lits, s'accumulent en permanence des monceaux d'objets et de bibelots. » A gauche, le petit bout de jardin.



Ci-contre, Nicola, une des filles Jones, avec le vélo qu'elle a reçu en cadeau pour son anniversaire. « La maison est pleine de jouets qui s'entassent, remarque Liz Hingley. L'essentiel de l'argent disponible y passe. »

La photographe a offert ce bijou de cheveux à Stacey (ci-dessous), la plus « garçonne » des trois filles. « Elle était contente de se voir ainsi », témoigne Liz Hingley qui a construit, au long de ces deux années, un lien amical avec la famille.

« Dans ce foyer de neuf personnes, la machine tourne constamment. La mère fait peu le ménage, mais passe ses journées à s'occuper du linge » (ci-contre).





Nicola (à gauche) est la plus coquette des trois filles Jones. « Depuis que sa sœur aînée, qui s'est mariée, a quitté la maison, Nicola a repeint leur chambre en rose. Elle fait des efforts pour mieux la ranger », constate Liz Hingley.

Le jardin (ci-dessous) est laissé en l'état. « L'entretenir coûterait de l'argent et, de toute façon, personne ne leur a jamais appris à le faire », explique la photographe.



Pour Noël, les Jones aiment décorer leur maison (à gauche). Le passe-temps favori de la famille : cuisiner des « fairy cakes » (au centre), ces petits gâteaux nappés de crème colorée.

Pour l'hiver, canapé et fauteuils reviennent dans le salon (à droite). « Les Jones ont toujours habité dans cette maison. Les grands-parents y vivaient aussi. Les services sociaux leur ont proposé un logement plus grand, qu'ils ont refusé. Car c'est là, disent-ils, qu'ils ont leurs souvenirs. »

